



AMORCE
MEINETWEGEN

Rodica Draghinescu

TEXT. zeitschrift für literaturen

TEXT

archives équivalences

rencontres

2003



- ORIGINAL TEXT: RODICA DRAGHINESCU **Amorce** (*delaproseenpoème*)
- Translation: **Meinetwegen** – *ProsaalsGedicht*, by RÜDIGER FISCHER,
 - in: **Morgen und Abend**, ITHAKA VERLAG, Stuttgart 2003

PRESENT EDITION: ADRIAN REZUŞ (ed.)

© 2003 **RODICA DRAGHINESCU** (Stuttgart, Germany) [TEXT]

© 2003 RÜDIGER FISCHER (Germany) [GERMAN TEXT]

© 2003 **ITHAKA VERLAG** (Stuttgart, Germany) [TEXTS & PHOTOS]

© 2003 **ÉQUIVALENCES** / *rencontres* [PDF \LaTeX – HYPERSCREEN]

This electronic edition is a *non-profit* publication

produced by PDF \TeX 14.H &

created by \LaTeX 2 ϵ with HYPERREF & HYPERSCREEN

PDF \TeX 14.H © 2001 HÀN THÉ THÀNH

\LaTeX 2 ϵ © 1993–2001 THE \LaTeX 3 PROJECT TEAM *et al.*

HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ

HYPERSCREEN © 2001–2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]

PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN \TeX © 1994–2001 ADRIAN REZUŞ

PRINTED IN THE NETHERLANDS – 30TH MARCH 2003



Rodica Draghinescu
AMORCE

MEINETWEGEN
Morgen und Abend

Ithaka Verlag
Stuttgart, 2003





Amorce

(delaproseenpoème)

J'enfouis ma tête dans l'écrit,
je fais sauter ma tête,
j'ai la vitesse d'un vers.
J'enfouis ma tête dans l'écrit,
je fais sauter ma tête,
j'ai la vitesse d'un ver.

J'écris comme un petit vers rouge
qui pêche aux petits vers rouges
la grandeur du métier d'écrivain
chez les petits vers rouges.

Je suis le ver de ma tête de femme.
Je suis le ver de mon écrit d'homme.



Je suis le vers du ver de la femme-homme.
J'ai le don du vers d'un ver bisexué.

Je fais entrer des sentiments dans ma tête.
Je fais sortir des sentiments de ma tête.
Un ver n'a pas besoin de sentiments,
un vers a besoin de lui-même
et de sa nourriture fraîche.

J'écris comme une nourriture fraîche,
j'écris dans un corps tout en froideur,
je suis en besoin de moi-même,
j'écris comme « le besoin de moi-même ».

Je m'emplis,
je me gonfle,
je m'écrase,
jusqu'à ce qu'il n'y ait plus
rien de moi.

Et il n'y a plus rien.
Aucune nuance
à cause de ce que
je pourrais être.
Rien que
mon nom
à l'air d'un vers





qui
chatouille
et
ronge
tout ce qu'il aime que j'aime comme ver.
Ainsi, il écrit ce que j'écris contre toute écriture possible.

QUE SUIS-JE?

QUI SUIS-JE?

Un nom à la vitesse de ver,
un écrit en chair pour
les petits vers de terre de la ville

sous la pluie et sous les pieds
des gens heureux ou tristes.

QUI SUIS-JE?

QUE SUIS-JE?

Ma tête flotte au-dessus de moi
et ne me trouve pas.

Ma tête a besoin de toute ma chair.

38,5°C, 38, 6°C, 38,7°C, 38,8°C, 38,9°C, 39°C. Fièvre. Automne tardif,
froid d'hiver, brouillard, boue, chiens gris, mendiants, enfants homose-
xuels, drogués, -7°C. Dans une photo on peut vivre ou exister même
quand on n'est pas... vivant. J'ai grandi ainsi (4 saisons, très chaud, très





froid, tout ce qui est le non, surtout pas [...], j'ai connu des gens, des poissons, des animaux, des oiseaux, des plantes, des pierres, des eaux, des terres, l'air et le feu des photos. J'ai fait l'amour avec la première photo, amour avec la deuxième photo, amour avec les suivantes, amour avec l'appareil photo), amour avec l'œil en vitre noire, amour avec les objets affûtés, amour avec les lignes et les cercles chaleureux, amour avec [...] etc., etc., si bien qu'à présent, je ne sais plus si mes parents ne sont pas en quelque sorte, l'expression agrandie de mon âge à ses différents âges, pris en photo ou abandonnés en marge ou au-delà de (...) Ou moi en position d'amour avec ma vie. Non, je n'étais pas folle, je ne le suis pas, je suis trop bonne, trop triste, trop sage, trop belle, trop méchante, trop laide, trop chic, trop docile, je suis trop, je suis autre chose, un autre JE(u).

39,1°C. Je peux allumer à tout moment, le manque d'action, l'absence, l'attente, ses preuves trop simples, trop lentes.

L'intérieur et l'extérieur d'une photo sont inséparables. Dans toute vie, quelle qu'elle soit, il y a des zones et des mouvements explicables, des zones et des mouvements inexplicables.

Noir, lumière, ombre, vide limpide et vide touché.

Je suis nue, dénattée, mouillée, élastique, bouclée.

« Le beau ver rouge » aux petits seins danseurs. Sur une photo. 1,67 m.

Je vis.



Je suis.

Vide ou vidée.

Je frappe avec la tête la croûte du ciel, je donne des pieds à la croûte de la terre. Si je tends les mains, horizontalement, je perfore la frontière avec le monde. Il y reste des accidents, des blessures moelleuses, par lesquelles je reçois des lettres de l'extérieur, des lettres sonores. Ding – dong, ding – dong, ding – dong... Comme les cloches des églises. Les grosses cloches tintent. Ding – dong, ding – dong, ding – dong (...)

Dans ma tête, les abeilles se sont faites clochettes en cire.
Ma tête et le miel des clochettes flottent sur moi,
fatiguées par ma perte.

Je pousse des cris
et le miel s'écoule entre les dents.
Je suis une femme aux clochettes en rayons d'une
ruche dans la tête.
Je suis une très bonne femme,
un ver de miel,
un vers dans le miel,
un ver écrivant avec le miel d'une femme,
un vers
écrivain en profondeur et dans la longueur,
entre et parmi,
ni, ni, ou et où,





conformément à,
à l'exactitude d'un écrit bisexué,
jusqu'à l'orgasme de la métaphore d'être
seule et seule,
seule tant de fois qu'il le faut.

Mon amour, n'est-ce pas que ce n'est pas (...)?
N'est-ce pas que tu m'aimes à la folie , merde,
Moi, je ne t'aime pas, mon amour !

Un ver n'a pas besoin de sentiments,
il fait des trous, lieux pour les rayons d'une ruche,
lieux pour les clochettes et les vols des abeilles.
Je suis un ver(s) dans le temps, un ver(s) – pendant – que,
dans le temps – de – mots – de – sentiments.

Je m'appelle JE(u). Et je flotte.

Je flotte. Je flotte. Je flotte. Je flotte. Je flotte. La tête tournée vers ce
que je ne possède plus. Je flotte vers l'autre côté. Et l'autre côté flotte
aussi.

Dans la forme sauvage et verte de la lentille d'eau verte.
Des têtes – lentilles. Des têtes vertes. Des petites photos aquatiques.
Ma mémoire est de plus en plus nigaude, de plus en plus farine.

J'écris petit. Et je mange tout ce qui est beau.

J'écris en moi, pour que sorte de moi le trou des abeilles,
le trou du miel,
le trou dans lequel ma tête et mon corps flottent dans





la même direction,
une sorte de marécage courant
au bord de ma mémoire.

J'écris vilainement et
tu n'aimes pas mon écrit.
Mais un vers est comme ça. Il ne dit
pas de gros mots.

Il écrit dans
la blessure,
comme si la
douleur lui écrivait sur les
douleurs,
des douleurs lourdes, provoquant des
jurons.

Qui puisse
comprendre les vers d'un ver,
d'un ver qui se prend pour une femme,
et surtout d'une femme qui se prend pour un ver(s)?!
Que les poètes sévèrement « maudits »!

Je suis ton poète maudit, pardon, ton
poète – de – ver, ta préférée.

Je suis celui ou celle
qui
t'écrit sur la nuque





des jurons d'amour.

Pardon. Un ver parle tellement bien, mais
une seule fois dans sa vie.

Je ne te souhaite jamais de l'entendre.

Mon amour, je t'aime et je ne t'aime pas.

Ici, à Vaihingen, le 14 décembre 2002, j'aurais voulu
que.

Je cours d'un bout à l'autre. à petits pas. à petits pas.

Je tourne dans

la photo, telle la clef dans la serrure.

Je m'ouvre. Je ne

sens

rien. Je m'ouvre en écrivant.

Il est probable que j'écris ce que

je raconte assise dans ce nid

de chair qui bouge selon sa

propre musique, mais qui

n'est pas capable de sentiments.

Je vois mes mains de plus en

plus grandes.

Mes mains comme les

tiges des haricots de Jack,

poussent et poussent

vers





le ciel.

Je mets mes doigts dans
la bouche et j'écris dans ma bouche,
je grimpe sur ma salive, je vais
dans l'écriture :

en haut,
en bas,
et ainsi de suite,
ensuite plus
loin
et plus proche.

Je mets ma tête dans l'écrit.
J'enlève ma tête de l'écrit.
J'ai la vitesse d'
un coup de foudre.

J'écris jusqu'à ce qu'il n'y ait rien.

Et que
c'est beau et limpide le rien !
Je peux parler librement.

Et je peux parler si
bien,
je peux parler librement,
je peu
x par





le
r
libre
ment !

Au-dessus des maisons il y a
des
corneilles.

Au-dessus des corneilles, un
ciel rouge.

Si je n'écrivais pas, je dirais « coucher de soleil noir et blanc ».
Et le clocher de l'église de la gaieté.

Et la petite pluie fine, gelée sous
la forme des épingles.

Et le sapin de la
fenêtre.

Et les pommes de pin et mes
photos en morceaux,
pendant aux branches
du sapin.

Et,
surtout,
les corneilles
qui
volent en se querellant,





les griffes enfoncées les unes dans les autres,
comme les pièces
d'un puzzle.

Et le petit
ver rouge inexistant, inexistant, inexistant,
petit inexistant, rouge inexistant,
Ver – Vers – vers l'inexistant.

39,1°C.

39,2°C.

Je ne vous ai pas
oubliés.

Je ne t'ai pas
oublié.

Tu m'avais dit plusieurs fois :

« Je ne peux pas être en bonne relation avec ce ver,
« avec ce truc en vers ! » Et tu m'avais
tourné le dos.

« J'ai peur,
« peur de t'écouter ! » – à mi-voix,
avant de
t'endormir.

Et tu ne sauras jamais rien sur le
petit ver rouge.

Bonne nuit ou bonjour





pendant ta nuit !

Je crois avoir 39,9°C. Intrigue de cabale? Non,
en tant que poète, chiffres de chance :

39, le numéro de
ma maison paternelle,
9, à l'école, ma
note préférée,
je crois que,
je
grimpe de plus
en plus
en haut

J'écris en cadence,
j'écris telle une vrille dans le nombril du ciel.

Il n'y a pas de marches, ni de descentes
mon écrit n'est pas incliné.

Ça va ! Je suis le petit ver rouge,
le cobaye de mon écrit, je suis la
petite lettre rouge qui ronge des pas :

Je viens, je retourne, j'implante des lettres aiguës
dans les tiges de

mon corps, je descends, me voilà
j'introduis ma
tête dans ma tête,





j'introduis
mon corps dans mon
corps, ma tête dans mon corps
mon corps dans ma tête,
me voici.

Stuttgart,
le 17 décembre 2002







Meinetwegen

ProsaalsGedicht

Ich vergrab meinen Kopf im Schreiben,
ich zieh meinen Kopf heraus,
ich bin wendig wie ein Wurm.
Ich vergrab meinen Kopf im Schreiben,
ich zieh meinen Kopf heraus,
ich bin wendig wie ein Wurm.

Ich schreib wie ein rotes Würmchen
das den roten Würmchen
von der Größe des Schriftstellerberufes
bei den roten Würmchen kündigt.

Ich bin der Wurm meines Frauenkopfes.
Ich bin der Wurm meines Männerschreibens.



Ich bin der Vers des Wurms der Mannfrau.
Ich habe die Gaben des Verses eines
doppelgeschlechtlichen Wurms.

Ich stecke Gefühle in meinen Kopf.
Ich hole Gefühle aus meinem Kopf.
Ein Wurm braucht keine Gefühle,
ein Wurm braucht sich selber
und frische Nahrung.

Ich schreibe wie frische Nahrung,
ich schreibe in einem ganz kalten Körper,
ich brauche mich selber,
ich schreibe wie „das Bedürfnis nach mir“.
Ich fülle mich an,
ich blähe mich auf,
ich drück mich zusammen,
bis nichts mehr übrigbleibt
von mir.

Und es bleibt nichts mehr übrig.
Meinetwegen.

Keine Nuance
wegen dessen,
was ich sein könnte.





Nichts als
mein Name
wie ein Wurm
der kitzelt
und nagt
alles was er mag was ich mag wie ein Wurm.
So schreibt er was ich schreibe gegen alles
mögliche Schreiben.

WAS BIN ICH?
WER BIN ICH?

Ein Name geschwind,
geschwind wie ein Wurm,
Geschriebenes aus Fleisch und Blut
für die kleinen Regenwürmer
der Stadt
im Regen und unter den Füßen
der glücklichen oder traurigen Leute.

WER BIN ICH?
WAS BIN ICH?

Mein Kopf schwebt über mir
und findet mich nicht.
Mein Kopf braucht meinen ganzen Leib.





38,5°C, 38,6°C, 38,7°C, 38,8°C, 38,9°C, 39°C. Fieber. Später Herbst, winterliche Kälte, Nebel, Matsch, graue Hunde, Bettler, homosexuelle Kinder, Drogensüchtige, -7°C. Auf einem Photo kann man selbst dann leben oder da sein, wenn man nicht... lebendig ist. So bin ich groß geworden, 4 Jahreszeiten, sehr warm, sehr kalt, alles, was Nein ist, vor allem nicht [...], ich hab Leute kennen gelernt, Fische, Tiere, Vögel, Pflanzen, Steine, Wasser, Erde, Luft und Feuer der Photos. Ich hab das erste Photo geliebt, Sex mit dem zweiten Photo gehabt, Sex mit den folgenden, Sex mit dem Photoapparat, Sex mit dem Auge aus schwarzem Glas, Sex mit gespitzten Gegenständen, Sex mit Linien und herzlichen Kreisen, Sex mit [...] usw., usw., sodass ich jetzt nicht mehr weiß, ob meine Eltern nicht irgendwie der vergrößerte Ausdruck meines Alters zu verschiedenen Zeitpunkten sind, photographiert oder am Rand zurückgelassen oder jenseits... Oder ich in verschiedenen Liebesstellungen mit meinem Leben. Nein, ich war nicht verrückt, ich bin es nicht, ich bin zu gut, zu traurig, zu brav, zu schön, zu böse, zu chic, zu gelehrig, ich bin zu sehr, ich bin etwas andres, ein anderes Ich(spiel).

39,1°C. Jederzeit kann ich das Fehlen von Handlung anzünden, die Abwesenheit, das Warten, seine allzu einfachen, allzu langsamen Beweise.

Inneres und Äußeres eines Photos sind nicht voneinander zu trennen. In jedem Leben, wie es auch sein mag, gibt es erklärliche Zonen und Bewegungen und unerklärliche Zonen und Bewegungen.

Dunkel, Licht, Schatten, klare Leere und berührte Leere.





Ich bin nackt, ohne Zöpfe, nass, geschmeidig, gelockt.

„Der schöne rote Wurm“ mit kleinen tanzenden Brüsten. Auf einem Photo.
1,67 m.

Ich lebe.

Ich bin.

Leer oder geleert.

Ich renne mit dem Kopf gegen die Kruste des Himmels, ich trete gegen die Kruste der Erde. Streck ich die Hände waagrecht aus, durchdringe ich die Grenze zur Welt. Es bleiben Unfälle zurück, weiche Wunden, durch die ich von außen Briefe erhalte, klingende Briefe. Dingdong, dingdong, dingdong... Wie die Glockentürme der Kirchen. Die dicken Glockentürme läuten. Dingdong, dingdong, dingdong...

In meinem Kopf haben die Bienen sich Glöckchen aus Wachs gemacht. Mein Kopf und der Honig der Glöckchen schweben über mir, von meinem Verlust ermüdet.

Ich stoße Schreie aus
und der Honig fließt zwischen meinen Zähnen hervor.
Ich bin eine Frau mit Glöckchen aus den Strahlen
eines Bienenkorbs in ihrem Kopf.





Ich bin eine sehr gute Frau, mein Liebster,
ein Honigwurm,
ein Wurm im Honig, ein mit dem Honig einer Frau schreibender Wurm,
ein Wurm,
der in die Tiefe und in die Länge schreibt,
zwischen und inmitten,
weder noch, oder und wo,
gemäß,
mit der Genauigkeit doppelgeschlechtlichen Schreibens,
bis zum Orgasmus der Metapher des Seins
einzig und allein,
allein so oft es nötig ist.

Mein Liebster, nicht wahr, es ist nicht wahr...?
Nicht wahr, du liebst mich bis zum Wahnsinn, zum Teufel,
ich liebe dich nicht, mein Liebster!

Ich liebe das Bedürfnis nach mir,
das Bedürfnis, mich aufzufressen.
Ein Wurm braucht keine Gefühle,
er bohrt Löcher, Plätze für die Strahlen eines Bienenkorbs,
Plätze für Glöckchen und Bienenflüge.

Ich bin ein Wurm (ein Vers) in der Zeit, ein Wurm (ein Vers) während, in
der Zeit – der Wörter – der – Gefühle.

Ich heiße Ich(spiel). Und ich schwebe.

Ich schwebe. Ich schwebe. Ich schwebe. Ich schwebe. Ich schwebe. Den Kopf





dem zugewandt,
was ich nicht mehr besitze. Ich schwebe zur anderen Seite. Und die andere
Seite schwebt ebenso.

In der wilden, grünen Form der grünen Wasserlinse.
Köpfe – Linsen. Grüne Köpfe. Kleine Unterwasserfotos.
Mein Gedächtnis ist immer einfältiger, immer mehlig.

Ich schreibe klein. Und esse alles Schöne.
Ich schreibe in mir, damit das Loch der Bienen mich verlässt,
das Honigloch,
das Loch, worin mein Kopf und mein Körper
in dieselbe Richtung schweben,
eine Art laufendes Moor
am Rand meines Gedächtnisses.

Ich schreibe scheußlich und
du magst nicht, was ich schreibe.
Aber so ist ein Wurm. Er benutzt
keine Schimpfwörter.
Er schreibt
in die Wunde,
als schreibe der Schmerz
auf die Schmerzen,
die schweren Schmerzen,
die Flüche verursachen.





Wer kann die Verse
eines Wurms begreifen,
eines Wurms, der sich für eine Frau hält,
und erst recht die einer Frau, die sich für einen Wurm (einen Vers) hält?
Nur die ernsthaft „verstoßenen“ Dichter!

Ich bin deine verstoßene Dichterin, verzeih,
deine liebste Wurmdichterin.

Ich schreibe dir
auf den Nacken

Liebesflüche.

Verzeih. Ein Wurm spricht so gut,
doch nur einmal im Leben.

Ich wünschte dir nie, ihn zu hören.

Mein Liebster, ich liebe dich und liebe dich nicht.

Hier, in Vaihingen, am 14. Dezember 2002,
hätt ich mir gewünscht dass.

Ich lauf von einem Ende zum andern, mit kleinen Schritten, mit kleinen
Schritten.

Ich dreh mich auf dem Photo
wie ein Schlüssel im Schloss.

Ich öffne mich.

Ich spüre
nichts.





Ich öffne mich schreibend.
Wahrscheinlich schreibe ich,
was ich erzähle, in diesem Nest
aus Fleisch sitzend, das sich
nach seiner eigenen Musik bewegt,
aber nicht zu Gefühlen fähig ist.
Ich sehe meine
immer größeren Hände.
Meine Hände
wachsen und wachsen
wie Jacks Bohnenstange
dem Himmel
entgegen.

Ich steck meine Finger
in meinen Mund und fliege,
ich klettere an mir selbst empor,
ich steig in die Schrift:
oben,
unten,
und so fort,
dann weiter
weg und
näher dran.
Ich steck meinen Kopf ins Schreiben.





Ich nehm meinen Kopf aus dem Schreiben.
Ich bin schnell
wie der Blitz.

Ich schreibe, bis nichts mehr da ist.
Und wie schön und klar
ist das Nichts!
Ich kann frei sprechen.
Und ich kann so gut,
ich kann frei sprechen,
ich kan
n fr
ei spr
ech
en!

Über den Häusern
fliegen
Krähen.
Über den Krähen,
ein roter Himmel.
Schriebe ich nicht, ich würde „schwarzer Sonnenuntergang“ sagen.
Und der Glockenturm der Kirche der Heiterkeit.
Und der feine Regen,
zu Nadeln gefroren.





Und der Tannenbaum
am Fenster.
Und die Kiefernzapfen
und meine zerstückelten Photos
an den Zweigen
des Tannenbaums.
Und
vor allem
die Krähen
die sich während
des Fliegens streiten,
ineinander verkrallt
wie die Teile
eines Puzzles.
Und das rote Würmchen,
das es gar nicht gibt, gar nicht gibt,
klein ohne Dasein, rot ohne Dasein,
Wurm und Vers ohne Dasein.

39,1 °C.

39,2 °C.

Ich hab euch
nicht vergessen.
Ich hab dich
nicht vergessen, Serge.





Du hast mir ein paar Mal gesagt:
„Ich kann mit einem Wurm keine gute Beziehung haben,
mit einem Ding aus Versen!“ Und du hast
mir den Rücken zgedreht.

„Ich bekomm Angst,
wenn ich dir zuhör!“ – leise
vor dem
Einschlafen.

Und du wirst nie etwas
von dem roten Würmchen erfahren.
Gute Nacht oder

guten Tag in der Nacht!

Ich glaub, ich hab 39,9 °C. Ist das ein Komplott? Nein,
für eine Dichterin, Glückszahlen:

39, die Nummer
des väterlichen Hauses,
9 meine Lieblingsnote
in der Schule,
ich glaub,
ich klettere
immer
höher.

Ich schreibe im Rhythmus,





ich schreib wie ein Bohrer im Nabel des Himmels.
Es gibt keine Stufen, kein Hinunter,
meine Schrift ist nicht schief.
Es geht! Ich bin das rote Würmchen,
das Versuchstier meines Schreibens, ich bin
der kleine rote Buchstabe, der an Schritten nagt:
Ich gehe und komme, ich pflanze spitze Buchstaben
in die Stängel
meines Körpers, ich sinke herab, nun
steck ich meinen Kopf
in meinen Kopf,
ich steck meinen Körper
in meinen Körper,
meinen Kopf in meinen Körper,
meinen Körper in meinen Kopf,
da bin ich,
das ist nicht für mich,
das ist für euch alle, meine Lieben,
und vor allem für Serge,
der noch auf mir schläft.

Weil nämlich

aus: *Morgen und Abend*, Ithaka Verlag, Stuttgart 2003
Übersetzung (aus dem Französischem) von RÜDIGER FISCHER.







Table – Inhalt

Amorce (delaproseenpoème)

5

Meinetwegen ProsaalsGedicht

19

